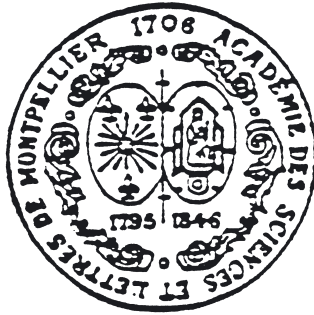


BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE
MONTPELLIER



NOUVELLE SÉRIE
TOME 39
ANNÉE 2008

ISSN 1146-7282

Séance du 19 mai 2008

Le tombeau de Salomon Reinach

par Etienne CUÉNANT

N'étant pas universitaire, ma charge de publication est vacante. Entendez par là que je n'ai pas d'obligation à cet effet ce qui me permet de m'intéresser égoïstement, sans craindre la censure, à des sujets qui ne rapporteraient de points à personne, une sorte d'épreuve de titre à l'envers. Je demande aux érudits ici présents de m'accorder un peu d'indulgence pour les erreurs qui peuvent suivre, n'étant pas un spécialiste du sujet que je traite. Vous connaissez sans doute l'adage que j'invente pour vous. "Confiez à un chirurgien un million, dix millions de neurones et vous n'obtiendrez au mieux qu'un ragoût de la myéline" !

Si le complexe d'Œdipe fait partie de la philologie Freudienne, il est tout de même étrange que *Totem et Tabou* où Freud tente une étiologie universelle à son principe soit un de ses ouvrages les plus décriés et que Salomon Reinach sur lequel il s'appuie aussi pour sa démonstration soit un auteur aujourd'hui oublié. Pourtant l'Œdipe est bien là.

En fouillant dans l'histoire et pour nous rapprocher de Freud, je voudrais évoquer Carl Gustav Carus médecin, peintre et philosophe allemand (1789-1869 - que tous les admirateurs du romantisme et de Schuman connaissent bien) intéressé par l'anatomie et la physiologie mais aussi influencé par Goethe ce qui l'amena à accorder à l'instinct et l'inconscient une place prépondérante dans la vie psychique où si vous préférez dans la vie tout court. Il énonce la vérité suivante : **"Si l'on pouvait enseigner la géographie au pigeon voyageur, du coup son vol inconscient, qui va droit au but, serait chose impossible"**. Si je devais écrire un précis sur l'imaginaire, je prendrai mon envol sur cette piste. Oui voyez-vous, la chose en laquelle je crois le plus et qui pourtant va à rebours de notre temps est que : **la réalité n'a aucune chance d'exister tant que l'imaginaire, la fiction, n'en a pas fait la preuve.**

N'entendez pas par fiction, une sorte de lubie spontanée sortie au hasard d'un esprit, d'un rêve mais bien au contraire quelque chose de parfaitement pensé, maîtrisé qui part toujours d'un fait social, d'une cause, ou de tout autre chose qui doit survivre bien au-delà du moment où l'on s'y intéresse. Pour comprendre la réalité nous avons besoin qu'elle soit incarnée par un personnage, une situation imaginaire qui nous la caricaturant nous aide à la comprendre et la laisse pénétrer notre univers, notre quotidien. Ce que démontre très bien le philosophe Georges Steiner en indiquant que "la façon dont Vermeer traite le velours a éduqué le bout de nos doigts".

La séquence est donc toujours la même : réalité – fiction – réalité'.

On comprend ainsi que le fond de commerce de Freud n'est pas Œdipe mais bien Sophocle. Je m'explique :

Réalité : dans une société archaïque d'il y a plus de 2500 ans, des relations conflictuelles du triptyque père, enfant, mère. Entendez plutôt pouvoir, organisation, individu.

Fiction : Empruntant à la tradition, Sophocle met en scène ; Œdipe, Laïos et Jocaste dont l'histoire prend un caractère universel et si durable que :

Réalité' : Freud s'en empare et fonde le concept qui lui est propre.

Si ce modèle a-b-a' est assez rare, celui du a-b est heureusement bien plus fréquent (la fiction au secours de la réalité). Ainsi trouve t'on de Monteverdi à Lygetti, de Praxitèle à Bacon, d'Homère à Beckett, des fictions qui nous aident à comprendre la réalité. Mais toutes n'ont pas bénéficié de l'aura définitive du a', du mécénat Freudien. **Est mécène non pas celui qui s'approprie l'œuvre en engraisant l'artiste, mais bien celui qui enrichit l'œuvre.** A cet endroit Freud est un vrai mécène, un grand lecteur, je ne vous apprend rien.

Ce schéma a-b-à n'est pas une chose propre à la littérature, on trouve à peu de chose près un modèle quasi identique dans les trois niveaux de la connaissance chez Spinoza (et dont je vous recommande l'analyse qu'en fait Deleuze, autre très grand lecteur). 1^{er} degré : les affects passions désordonnés qui par apport extérieurs me composent. 2^{ème} degré : ordonnancement des affects et donc pour partie leur maîtrise. 3^{ème} degré : ce qui reste au-delà de moi, de ma mort : la connaissance appropriée. Pour illustrer ce propos je reprends celle de Deleuze. 1^{er} degré : je suis dans l'eau jusqu'au cou, je subis la vague qui me ballote, je marche sur des rochers très irréguliers ce qui ne facilite rien. 2^{ème} degré : je nage, je joue de la vague, je plonge sous le rouleau etc. 3^{ème} degré : que j'y sois ou plus, je vous ai légué l'idée du nageur qui est éternelle.

La réalité nous le savons pour ce qui nous concerne aujourd'hui (mais ce devait être bien la même chose hier) ne nous mène pas bien loin. Il vous suffit de regarder la télévision et sa crétinisation qualifiante: sans commentaire. Mais allons plus loin, jetez-vous sur un microscope et vous verrez que la réalité cellulaire vous conduit elle aussi au cauchemar.

D'où vient cet attachement de Freud pour **l'imaginaire** ?

Tout d'abord disons ici que la définition de l'imaginaire, celui dont nous parlons ici n'est pas simple. Il ne s'agit pas de la définition classique du "ce qui n'est pas réel" puisque je vous ai parlé de la contribution essentielle de l'imaginaire à la survie de la réalité. Il ne s'agit pas non plus de l'imaginaire qui avec le réel et le symbolique forment le trépied essentiel de la psychanalyse (selon Pontalis), mais il s'agit me semble-t-il de **ce qui n'est pas "immédiatement rationnel"**. En quelque sorte ce qui n'est pas une vérité, une réalité à priori, dans le sens que donne Descartes dans ses Règles. Dans cet imaginaire, la réalité est toujours en embuscade ce qui rend parfois leur rapports ambigus, en tout cas ténus. Ainsi dans Hamlet, Polonius qui se rend bien compte de l'horreur de la situation aimerait bien s'assurer que l'on est seulement au théâtre, tandis qu'à l'inverse, le Quichotte vit une histoire si extraordinaire qu'il souhaite ardemment que cette fiction soit sa réalité.

Ainsi l'imaginaire crée le monde, le monde organise ses ratios, avant qu'un autre imaginaire, un autre empirisme ne vienne le perturber. C'est d'ailleurs exactement ce que nous dit Freud lorsqu'il parle de la vexation copernicienne, la vexation darwinienne, le moi n'étant plus maître en son logis devenant la vexation Freudienne. **(L'imaginaire, c'est l'empirisme sur un divan !)**

Pourquoi Freud a puisé dans cette voie, lui qui au départ est plutôt un scientifique ? C'est sans doute parce qu'il s'est rendu compte après plusieurs tentatives dont celles menées avec Bruer et Charcot avec ses fameux mardi (A propos de Charcot je voudrais simplement rappeler deux choses : la première est que Charcot hormis ses fameuses séances du mardi dont Léon Daudet fera son petit lait est aussi un neurologue scientifique comme en témoignent les deux maladies éponymes, la deuxième plus amusante est que ces représentations des mardi, qu'il s'agisse de tableaux ou de photos ressemblent étrangement à la mise en scène de la leçon d'anatomie de Rembrandt), Freud se rend compte à son grand regret que la voie du physico chimique de Claude Bernard, où ce dont il aurait été plus près à savoir la **rationalité anatomo-clinique ne le mèneront pas là où il veut en venir**. Et il sait avant même l'essor de l'imagerie (et ça commence déjà puisque Röntgen a obtenu en 1901 le Nobel pour sa découverte des rayons X) ce que nous pouvons encore vérifier : **la lecture de MacBeth, du Roi Lear, vous apprend plus sur un tyran que son passage répété dans un tube d'IRM**. Notre mécène, je le répète très grand lecteur va donc trouver dans la lecture d'Hoffmann, de Shakespeare, d'Ibsen, et de tant d'autres la matière qui le soutiendra dans **son entrée en résistance** (résistance dont parle si bien Louise Lambrich). **Cette matière de la résistance c'est l'imaginaire**.

Vous constaterez l'habileté qu'il prend pour vous manipuler. Tout d'abord en deux lignes il commence par vous parler d'un patient, mais malheureusement, on le comprend, pour des raisons de confidentialité, il ne peut en dire plus, alors il va chercher dans ses lectures ce qui colle exactement à son patient. Et là il est dans le vrai et voilà comment l'imaginaire vient au secours de la réalité clinique. (Il y a de plus une authentique jubilation de Freud à cette analyse des textes, voire des images comme en témoigne la décortication du Moïse de Michel-Ange à la basilique St Pierre où il se transforme en véritable commissaire d'enquête sur la signification de la main droite tenant à la fois les tables de la loi et sa barbe, qui je vous l'assure est du niveau de Longhi commentant l'énigmatique flagellation du Christ de Piero de la Francesca ou Zorzi s'attaquant à vous démêler l'énigme des panneaux de la Légende de la Ste Ursule du Carpaccio). Il sait qu'il peut faire confiance à Hoffmann pour lui livrer la matière du double dans *les Elixirs du diable*, ou l'exemple d'un contre transfert dans *La maison déserte*. En écrivant avec une recherche de limpidité, de simplicité à la décortication, Freud montre son attachement à la fonction, au métier de lecteur.

Toutefois Freud n'écrit pas pour notre plaisir, **ce qu'il cherche dans ses lectures, ce sont des preuves à sa théorie psychanalytique du monde, car il y a bien chez Freud une nouvelle vision du monde non pas du tout utopique mais bien scientifique, la psychanalyse est une méthode comme est méthode l'empirisme, le vitalisme, le rationalisme**. Ainsi il nous dit qu'il a été le premier à lever l'énigme d'Hamlet par la théorie de l'Œdipe, et de manière plus détournée, l'énigme

de Rebeca West et l'inceste subi qu'elle porte comme un fardeau. A ce propos je voudrais juste faire un commentaire sur l'inceste réalité de Ch. Angot et celui imaginaire de Rébecca dans le *Rosmerholm* d'Ibsen. Le premier est commenté par *Voici* et *Gala* et rien de plus (Hormis peut-être la Savygneau du *Monde des livres* qui aimerait bien la mettre dans son lit !) et l'autre est commenté que par les grands esprits dont notre Freud ou si vous préférez l'une qui se déshabille devant une pissotière et l'autre qui pousse la porte d'un conservatoire ou d'une cathédrale ou brûlent des cierges pour pérenniser les chapelles de l'interdit.

Je suis bien sur incapable de juger la pensée – la noèse – psychanalytique de Freud, mais je pense sincèrement qu'il y a assurément chez lui une authentique poèse

Pour en finir avec la littérature je rappelle qu'en 1908 dans *Le créateur littéraire et la fantaisie*, Freud décrit avant usage Proustien le phénomène de la madeleine, et qu'il définit l'ars poetica de l'écrivain qui va au-delà des barrières qui se dressent entre son moi individuel et les autres.

Mais me direz-vous : où réside le lien entre l'imaginaire, la littérature et Salomon Reinach. **La réponse est que Freud sait donc que le déterminisme de la psyché n'est pas démontrable dans l'expérience bernardienne, dans le physico-chimique et qu'au-delà de l'expérience de la poèse (qui reste cantonnée à la catégorie) il faut une théorie plus universelle à son Œdipe : il va aller la chercher dans ce qu'il appelle "le rêve séculaire de la jeune humanité".**

De 1910 à 1912 Freud s'attelle à la rédaction de *Totem et tabou*, avec pour sous titre : *quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celles des névrosés* (sous titre aujourd'hui impubliable et qui vous mènerait directement dans le bureau d'un juge qui ne vous raterait pas). Une dizaine d'années plus tôt Salomon Reinach donne à l'Ecole du Louvre une série de conférences publiées sous le titre de *Totems et tabous*. Il ne fait que vulgariser ses lectures celle du *Rameau d'or* de James Frazer et les articles de Robertson Smith parus dans *Encyclopaedia Britannica*.

Il faut se remettre dans le contexte historique du début du XX^{ème} siècle. Nous sommes encore sous le choc de la révolution évolutionniste de Darwin et l'anthropomorphisme est à la mode. Que serait l'art de ce siècle sans l'apport des sauvages sans doute pas grand-chose et pourtant cette magie de l'anthropomorphisme va durer peu de temps. Les horreurs de la grande guerre freineront ces étrangetés archaïques, l'entreprise surréaliste malgré le cabinet de Breton finira par refuser ces cannibales qu'elle n'arriva pas à intellectualiser, de même le mouvement de l'art brut les laissera tomber au profil des aliénés zurichois mieux encadrés. Mais au tournant du siècle l'empreinte de Darwin est si forte que l'on pense qu'en étudiant les sauvages – particulièrement d'Océanie – l'on trouvera des origines à notre petit Jésus. L'aventure est tentante et juteuse en publications. Une des plus importantes est celle du jeune James Frazer, élève de Robertson Smith qui publie au début des années 1900 dans *l'Encyclopaedia Britannica : Totemism and exogamy*. Ces théories étalées sur 2200 pages, seront déjà très ébranlées dès les années 20, notamment par un certain Godweiser. Dans les années 30 la critique se renforce encore et Ludwig Wittgenstein aura des mots très durs pour Frazer à qui il reproche d'avoir regardé les sauvages avec un œil de bon protestant d'aujourd'hui attribuant les bons et mauvais points dans un discours mal maîtrisé puisque empli de poncifs. Claude Lévi-Strauss en 1960 tout en reconnaissant que Frazer, Robertson Smith, Lang, Mauss avaient

ouvert des voies jusque là peu explorées, critique avec me semble-t-il une certaine cruauté la tradition anthropologique de cette époque basée sur la philologie et un rationalisme de comparaison exactement les méthodes revendiquées par S. Reinach lui-même philologue. Dans *La structure des mythes* Lévi-Strauss fait un constat sans appel, parlant de la mythologie il dit “comme il y a cinquante ans – son texte date de la fin des années 50 – celle-ci continue à se complaire dans le chaos. On rajeunit les vieilles interprétations : rêveries de la conscience collective, divinisation de personnages historiques, ou l’inverse. De quelque manière qu’on envisage les mythes, ils semblent se réduire tous à un jeu gratuit, où à une forme grossière de spéculation philosophique. Pour comprendre ce qu’est un mythe, nous n’avons donc le choix qu’entre la platitude et le sophisme”.

Ne vous étonnez pas d’ignorer Salomon Reinach, encore que les Nîmois ou ceux qui cherchent désespérément une place pour leurs voitures alors que le paseo de la corrida est sur le point de commencer ont de justesse garé dans cette rue qui va de la rue Ste Perpetue (derrière l’Atria, donc pas loin des arènes) au périphérique. Dans le Robert, il n’occupe plus que quatre lignes et n’est pratiquement pas référencé aux index d’histoire grecque, de mythologie. Il a pourtant publié 90 livres et 7000 articles dont certains de son temps ont été de véritables succès (en particulier les ouvrages de vulgarisation illustrés). A vrai dire son nom ne m’était pas inconnu. Lorsque l’on habite Carthage on finit toujours par avoir sa table ou loger un archéologue et comme Reinach participa aux fouilles de la colline de Byrsa qui descend jusqu’aux ports puniques, j’ai souvent entendu dans la bouche des Picards ou de Lancel son nom tout comme celui de Delattre pionnier de la Carthage antique. Mais je dois à l’achat fortuit un samedi pluvieux d’automne de la réédition de *Cultes, mythes et religions* (en 96 dans la collection Bouquins de Laffont) d’avoir vraiment fait sa rencontre, et bien sur l’inévitable rapprochement au *Totem et Tabou* de Freud.

Salomon Reinach (1856-1932) est issu d’une riche famille juive, éduqué comme ses deux frères avec une extrême attention par un père exigeant (6 langues sont nécessaires : hébreu, grec, latin pour les ressources du passé, français, anglais, allemand pour les énergies du devenir). Il entre cacique à Normale à 18 ans tandis qu’il publie la traduction commentée de l’*Essai sur le libre arbitre* de Schopenhauer. Dans les chansons populaires à Paris on chantait les trois frères “je sais tout”. (Joseph : secrétaire de Gambetta, Théodore : Prof numismatique Collège de France, historien du judaïsme)

Normale dont il sortira premier à l’agrégation de grammaire, sera pour Reinach une mauvaise fée. Il pensait y trouver un lieu de saine fraternité, il tombe sur une institution minée par la rivalité, meurtrie par les maladies vénériennes, où les grandes passions sont masculines. Peut-être cela explique t-il la crise mystique (dans une période de mélancolie ?) que traverse Salomon (Jaures dira que le renouveau catholique à l’Ecole avait eu pour initiateurs S. Reinach et H. Michel israélites tous deux). Il se réfugie dans l’écriture et publie un travail sur Pascal et un *Manuel de philologie classique*. Puis rapidement s’embarque pour le Pirée.

Contrairement à ce que l’on pourrait penser, ce jeune homme riche, déjà reconnu pour sa grande érudition, va faire une carrière modeste. Ecole Française d’Athènes (dont il a passé le concours), secrétaire de la Commission archéologique de Tunisie, puis rentré en France, attaché puis conservateur du musée de St Germain-

en-Laye (qui reste son œuvre). Aussi son rôle important dans l'Alliance israélite dont il fut un directeur pas assez juif (il prônait une émancipation intérieure du judaïsme et fit le procès des habitudes alimentaires et des observations sabbatiques).

En 1880 après avoir publié le *Manuel de philologie classique* Reinach s'embarque pour Rome puis Naples avant de s'embarquer sur le *Latouche-Tréville* et gagner la Grèce où il fait la connaissance de Charles Joseph Tissot ministre de France et directeur de l'Institut de correspondance hellénique avec lequel il restera très lié. Il fouille à Myrina près de l'actuelle Smyrne, achète énormément (sera un généreux donateur pour le Louvre puis le Musée de St Germain en Laye), publie un *Traité d'épigraphie antique*.

De 1883 à 1886 Reinach les passe en Tunisie où il rejoint Tissot nommé président de la commission archéologique de Tunisie dont il accepte le secrétariat. Il fouille essentiellement à Carthage et Djerba. Tandis que l'Alliance française est définitivement organisée sous la présidence de Ferdinand de Lesseps, Reinach constate que l'Alliance israélite ne tient pas et de loin la concurrence du collège de l'alliance (collège St Charles) ni celle du Collège musulman de Sadikki. Il se préoccupe des écoles juives en essayant de convaincre que la formation intellectuelle doit l'emporter sur la formation religieuse.

A partir de 1886, Reinach entre au musée de St Germain en Laye qu'il finira par diriger et auquel il laisse (ainsi qu'au Louvre) une grande partie de ses acquisitions. En 1887 il entre au conseil central de l'Alliance israélite. Mais l'on accepta mal son attitude critique et réformatrice.

En 1896 il est convaincu de l'innocence de Dreyfus et prendra une part très active à démontrer la culpabilité d'Estherazy.

En 1902 il est nommé directeur du musée de St Germain en Laye, professeur titulaire à l'École du Louvre.

En 1905 première édition de *Cultes, Mythes et Religions*. Il y en aura 5 jusqu'en 23. 1909 : *Orpheus, histoire générale des religions*.

Je passe sur sa vie privée assez mondaine avec les déjeuners du dimanche où il reçoit la princesse Bibesco, l'abbé Munier, le duc d'Albe, le roi de Roumanie, et bien entendu Sir James Frazer. Le fait aussi que cet homme aux apparences bonhomme et savantes fréquente un Paris souterrain notamment celui de Lesbos où il navigue très à son aise entre Renée Vivien (Pauline Tarn) et Liane de Pougy avec qui il entretient une correspondance soutenue. Avant de disparaître, il écrit découragé par la vieillesse, la maladie : "Je peux dire que, pour la première fois, la vie elle-même m'est à charge et que je prendrais bien volontiers un billet pour une autre sphère". Ce qu'il fait le 4 novembre 1932.

De cette vie, il sort 90 livres, 7000 articles, et des Mémoires et autres écrits intimes disponibles selon souhait à partir de 2000 mais hélas confinés au secret forcé. Deux publications sur le marché : *Cultes, Mythes et Religions* (1200 pages) et un *Orpheus* épuisé.

Précisons tout de suite que si Freud a été un lecteur attentif de Reinach, mais aussi de ses sources, Reinach n'a pas eu grande considération pour les travaux de Freud, il reconnaît que ce dernier "éclaire la frange d'ombre qui enveloppe notre conscience", mais pense que son orgueil est "quelque peu charlatanesque" et que son métier "pourrait bien quelque jour attirer l'attention de la police". Il évoque "ces jeunes vierges américaines prenant le thé et dont l'une dit en regardant sa montre :

Now it is six o'clock, let us talk of Freud". Il lui reproche d'aller déterrer "ce qu'il y a de plus bestial dans le soi-même – abîme sans fond". Toutefois il aura pour lui plus de considération lorsque sera publié en France en 1924 son *Totem et tabou*.

La thèse de Salomon Reinach est qu'il **n'y a de génération spontanée en rien et que tout vient d'un quelque part oublié qu'il faut s'évertuer à chercher, à comparer entre les différentes civilisations**. Pour tenter de résumer cette théorie évolutionniste je vous dirai qu'au départ était l'animisme, ce moment initial où l'individu confie à un objet quelconque un pouvoir d'âme dans lequel il se réfugie. La magie dit-il est "la stratégie de l'animisme". Puis vient le **tabou "un interdit non motivé"** qui définit le sacré et l'impur, ce avec quoi on ne peut avoir de commerce. Le tabou a une origine non plus individuelle mais clanique et conduit au **totémisme qui est "l'hypertrophie de l'instinct social"** et qui partage un ou des tabous communs. La mythologie et son panthéon seront à l'origine de la ruine du tabou et des totems. Plus tard viendra **la religion : l'organisation d'un "ensemble de scrupules"** nous dit Salomon Reinach qui a le sens du raccourci.

Ce qui pour beaucoup et particulièrement pour Freud fera **l'attrait du totémisme c'est l'exogamie qui s'y rattache et l'interdit de l'inceste qui en découle**.

De quoi s'agit-il ? Les membres d'un même totem en règle un animal sacré dont on se croit issu, qui vous protège et qu'il est interdit hormis circonstance exceptionnelle de consommer (on le fait collectivement, au cours du repas totémique, jamais individuellement pour le vénérer et pour se donner des forces, de la vie, puis après où l'animal assassiné et consommé, fait l'objet de pleurs et lamentations) eh bien, les membres d'un même totem ne peuvent prendre pour épouse celle qui appartient au même totem et doivent aller la chercher dans une tribu vénérant un autre totem. D'où l'interdiction de l'inceste. Encore que cette question très débattue n'a jamais eu d'explication consensuelle. Je vous livre une explication un peu caricaturale parmi toutes celles énumérées qui souvent se construisent par petits bouts des autres.

Imaginez une société archaïque tribale vénérant le même tabou. Est père celui qui possède sexuellement la mère ou plutôt les mères et donc à une époque où les femmes enfantent au sortir de la puberté, si le père veut exister il faut que la femme soit elle aussi tabou pour les enfants qui dès la puberté peuvent s'en emparer. Vous voyez déjà se profiler le "tuer le père". Mais Freud ne retiendra pas cette explication assez simpliste pour sa théorie universelle de l'Œdipe. Il va aller en chercher une bien plus complexe dans *Le retour infantile du totémisme* qui commence pourtant par le code du totémisme de Salomon Reinach en douze énoncés. S'appuyant la théorie de Atkinson, il part du postulat que dans cette société tribale – ou le père est tout puissant et dont les enfants, les frères sont exclus obligés d'aller chercher ailleurs leur salut – un jour les frères se sont révoltés et ont "cannibalement" mangé le père, puis pris de remords mais pour en même temps commémorer cet interdit et éviter qu'il ne se renouvelle ont institué des règles, d'où le totem que l'on vénère et l'interdiction de l'inceste. Le livre finit par ce mot emprunté à Goethe : "Au début était l'acte".

Cette théorie dont Freud lui-même reconnaît la fragilité n'est pas assurée. Les actes de cannibalisme n'ont pas été démontrés dans une même tribu, d'autre part la dimension légendaire anthropomorphique doit être précédée d'une lecture zoomorphique. Cela fait partie de l'héritage de Salomon Reinach que Freud n'a négligé puisqu'il a annoté le texte de Reinach sur *la mort d'Orphée*. Pour Reinach, mythe et métamorphose au sens qu'Ovide nous en donne, sont étroitement liés. En effet la substitution d'une victime animale à une victime humaine est une métamorphose et toute métamorphose est une mythologie contée à l'envers. Le prius est l'immolation d'un animal sacré, le posterius : la légende d'une victime humaine à laquelle une victime animale aurait été substituée. Pour illustrer, prenons par exemple le mythe d'Actéon, ce jeune chasseur de cerf qui pour séduire Diane elle-même chasseresse de cerfs, se métamorphose en cerf pour la leurrer et la posséder, où peut-être lui tuer un cerf sous le nez pour la narguer, c'est là une interprétation du mythe, il y en a d'autres mais conduisant à la même issue ; à savoir qu'Actéon métamorphosé en cerf est dévoré par ses propres chiens qui ne le reconnaissent plus. Il est dépecé, subit ce que l'on nomme le **sparagmos** (qui signifie en grec : déchirement). On peut aussi citer qu'Orphée pour avoir refusé de se donner aux Ménades ou Bassarides a été dépecé par celles-ci, tandis que subsiste sa tête qui voguera sur la mer avant de se retrouver à Delphes où elle rendra aussi les oracles. Reinach pense qu'il s'agit en fait d'un mythe bien plus ancien et **qu'Actéon est lui-même le cerf et Orphée un renard** étant totems d'une tribu que vénérat le cerf ou le renard. Le fait pour la tribu de se livrer à cette omophagie ce dépeçage était une manifestation d'exception, collégiale aux membres de la tribu qui en consommant était persuadés qu'ils se donnaient plus de force et lui témoignait ainsi toute leur croyance. Après ce sparagmos la tribu pleurait chaudement cette barbarie par remords comme pour mieux s'en dédouaner. Saint Nil cité par Reinach, raconte qu'au quatrième siècle de notre ère on pouvait assister en Egypte à une manifestation similaire où un chameau était attaché sur un autel, un homme lui tranchait la gorge, tandis que les femmes se jetaient sur la pauvre bête si bien qu'avant le coucher du soleil, il n'en restait plus rien du tout.

Freud a trouvé dans cette dimension zoomorphique très intéressante, mais alors que Reinach lui fait précéder toute mythologie anthropomorphique, Freud va plus loin dans son analyse. "La psychanalyse dit-il nous a révélé que l'animal totem est vraiment le substitut du père", c'est donc pour lui que la dimension du père est antérieure à celle du totem. C'est pour cela qu'il évoque la horde darwinienne qui a mangé le père pour posséder les femmes et donc dans une société matrilineaire la mère. Pour éviter des luttes fratricides à reproduire un système identique, les frères ont inventé une résurrection de la scène au moyen d'un totem animal. La fin du totémisme sera le fait de la domestication des animaux et de la culture de totems végétaux.

On pourrait croire que Levi-Strauss démontrant l'insuffisance quant à l'analyse des mythes de ses prédécesseurs s'en prenne aussi à la lecture de Freud sur l'Œdipe, il n'en est rien puisque dans la *structure des mythes* il dit : "on n'hésitera pas à ranger Freud, après Sophocle, au nombre de nos sources du Mythe d'Œdipe. Leurs versions méritent le même crédit que d'autres plus anciennes et en apparence "plus authentiques". En effet dans *La structure des mythes* Levi-Strauss (et ce n'est pas un acte manqué), prend pour exemple celui d'Œdipe.

Je voudrais avant de terminer évoquer quelques points.

1° Il revient à Salomon Reinach d'avoir eu l'intuition (sans doute fautive d'après Levi-Strauss) d'associer au repas totémique l'exégèse des mythes traditionnels. Freud qui reconnaît que la lecture de la *Mort d'Orphée* n'a pas été sans révélation, n'aurait pu sans l'audace de S-R trouver chez les sauvages d'Océanie l'étiologie d'un mythe certes universel mais toutefois d'origine "méditerranéenne" du moins en apparence.

2° Je suis fasciné par les grands lecteurs de fictions. Freud et S-R en font partie. Borges, Calvino et plus près de nous Sebald, Villa-Mata entretiennent la flamme. Il n'y a pas véritablement de tradition française à cet endroit et nous sommes plus tourné vers une tradition diariste, mémorialiste dont St Simon et de Retz sont des fers de lance accomplis. Ceci probablement parce que la monarchie est encore une fiction pour nous et surtout que nous sommes trop cantonnés dans notre français. Tous ceux que je viens de citer sont polyglottes.

3° Cette époque au tournant du siècle est vraiment passionnante car elle mêle un empirisme d'érudition alors conquérant qui permet d'avoir des visions sur le monde, et une rationalité scientifique naissante qui écartera toute théorie qui n'est pas conforme à ses vérités. Bien sur la science va gagner et l'imaginaire va lui céder du terrain. La modernité va encore amplifier ce phénomène et l'inculture générale que nous constatons aujourd'hui en est l'aboutissement.

Dans ce moment charnière Freud possède une double casquette. Celle de l'érudition lui permet ce qu'on appelle aujourd'hui une méta-analyse. A l'intérieur de celle-ci, il se comporte comme un vrai scientifique au sens actuel du terme : Selon untel, selon untel, selon autre tel, selon tel autre et donc d'après moi !

4° Pour finir je trouve très étrange que ce modèle interprétatif de Freud puisé dans l'imaginaire collectif semble aujourd'hui abandonné par la psychanalyse (du moins pour ce que nous – grand public – en sachions) comme si l'Œdipe avait tant marqué, tétanisé que l'on ne pourrait plus rien inventer après lui.

Pourtant le sparagmos me semble aujourd'hui encore bien d'actualité. Petite illustration : une tribu grégaire vénère comme un totem une idole ; par exemple cette pauvre Loana, puis n'hésite pas à la dépecer (combien d'idoles ont été dépecées par leurs admirateurs et les médias qui les accouchent) enfin par culpabilité cette même tribu court s'arracher aux enchères sa petite culotte. Vous voyez aussi ce lien phonique entre le *sparagmos* et la *starac*, c'est jamais neutre les mots !